

Jean-Louis Michelot

SUR LE RHÔNE

Navigations buissonnières
et autres explorations sensibles



ROUERGUE

Présentation

Jean-Louis Michelot est géographe et naturaliste. Hospitalisé dans une chambre avec vue sur le Rhône, puis contraint à une longue convalescence, il a fait de cette immobilité forcée le point de départ d'une exploration curieuse et amoureuse du fleuve et de sa vallée, du glacier à la mer. Aux souvenirs de balades à fleur d'eau, le plus souvent en canoë, et aux observations naturalistes, se mêlent les voix des écrivains et poètes qui, de Stendhal à Mistral, de Ramuz à Clavel ou Bosco, ont raconté le Rhône. Ces navigations, rêvées ou vécues, dessinent le portrait d'un grand cours d'eau que le piéton et le riverain méconnaissent souvent, certes très aménagé mais recelant toujours mille pépites. C'est aussi l'occasion de nous interroger sur les multiples liens qui nous rattachent à la nature et aux rivières.

Après un doctorat consacré au fleuve Rhône, Jean-Louis Michelot a consacré sa vie professionnelle à la prise en compte de la nature dans l'aménagement du territoire. Il propose avec des artistes (musiciens, comédiens, plasticiens) des « conférences sauvages » et des « randonnées singulières » offrant au public des façons inédites de découvrir la nature et les paysages.

Graphisme de couverture : Elisabetta Cavallo

© Éditions du Rouergue, 2020
www.lerouergue.com

Jean-Louis Michelot

SUR LE RHÔNE
Navigations buissonnières
et autres explorations sensibles

RÉCITS

ROUERGUE

À Isabelle

Préambule

12 juin 2018

Dans le petit matin, une infirmière me conduit à ma chambre. Je me prépare, m'habille, range quelques affaires dans un placard. On me rase.

Les brancardiers viennent me chercher.

Les heures et les jours qui suivent mon retour du bloc se déroulent dans les brumes de l'anesthésie, dans cette attention portée presque uniquement à soi-même, son corps et son esprit. Dans mon lit, je vis en dehors de l'espace et du temps.

Pourtant, presque malgré moi, mes yeux travaillent...

Les croisillons de la fenêtre de ma chambre divisent en quatre parties un paysage presque géométrique. Ligne d'horizon régulière du sommet du coteau, comme une frise d'arbres et de toits. Alignement continu, parallèle à la rive, de platanes au feuillage taillé en boules. Lignes droites des immeubles. Verticale d'un grand peuplier d'Italie qui coupe la vision vers le nord. Angle droit, rouge éclatant, d'une grue. Donjon gris sombre du silo de la coopérative agricole. Et puis, surtout peut-être, ligne droite et horizontale de la berge bétonnée, au-dessus du grand rectangle brun du fleuve. Ici, pas d'îles, pas d'ilots, pas de grèves, presque pas de berges ; ici, le fleuve est réduit à son eau. Ma chambre la domine au point de donner l'impression d'être juchée sur de gigantesques pilotis.

Sur le Rhône

Il y a quelques semaines, j'ai coché la case d'un imprimé qui me proposait :

« chambre avec vue sur le Rhône ».

Jusqu'alors, je m'étais dit que je ne prendrais pas cette option. Je ne venais pas là pour admirer le paysage !

... Mais j'ai tout de même coché la case, sans trop savoir pour quelle raison.

Pourquoi donc ma clinique est-elle posée ainsi au bord de l'eau ? Est-ce un hasard, ou un choix conscient et thérapeutique ? Quelques indices, plutôt ténus, me laissent penser que les eaux de ce fleuve pourraient être médicinales...

L'Hôtel-Dieu de Lyon a été construit jadis au bord du Rhône parce qu'il permettait d'offrir des « bains surprises » aux fous, en guise de traitement de choc. Cette pratique fut abandonnée par la suite, pour je ne sais quelle obscure raison.

Diane de Poitiers, comme son nom ne l'indique pas, était originaire de... Saint-Vallier, dans la Drôme. Sa beauté et son éternelle jeunesse s'expliquent, dit-on, par le bain quotidien qu'elle prenait dans les eaux du Rhône. L'effet s'est avéré durable, puisque la belle, même après avoir quitté les berges du fleuve depuis longtemps, séduisit Henri II qui en fit sa favorite. Je ne sais si, depuis ces temps lointains, cette vertu des eaux a bénéficié à d'autres belles ; je l'espère.

Et puis, bien des riverains ont soigné définitivement leur vague à l'âme en « se jetant au Rhône », selon l'expression consacrée.

Mais mon parcours de soins ne comporte aucune ablution.

Pour l'heure, je sens ce fleuve plus malade que guérisseur... et cela nous rapproche ; il est, comme moi, confiné à son lit, en attente d'une hypothétique rémission, bourré de produits chimiques, et s'écoulant inéluctablement vers la fin de toutes choses...

Préambule

Mais peu à peu, figé, étendu dans mon lit, je commence à comprendre.

Ma chambre est l'un de ces lieux absolument humains et plus encore technologiques. Pas de minéral – il y a beau temps que les hôpitaux n'arborent plus de murs en pierres apparentes. Nulle trace de végétal – pas de bois, pas de plantes. Aucun animal ; les fenêtres condamnées interdisent la moindre visite de mouche ou d'abeille. Tout ce qui m'entoure a été fait par les hommes et pour les hommes, dans une logique aussi fonctionnelle que dépourvue d'âme et de beauté.

Alors, une fenêtre, même fermée, même à peine regardée, prend l'importance immense qu'elle doit avoir pour les prisonniers. Une vue sur le monde, sur la vie qui va, normale, bancale et vibrionnante.

Mais il n'y a pas que la vue. D'autres mécanismes se mettent en mouvement dans mon corps et mes pensées, et peu à peu, de jour comme de nuit, je ressens une grande présence à mes côtés, qui me veille et me raconte mille histoires...

PARTIE I

**PRENDRE
LES MESURES
DU FLEUVE**

*Où l'auteur,
avant de s'engager sur l'eau,
s'interroge sur ce qui fait un fleuve.*

Je ne connais pas d'occupation plus totale de soi que de contempler l'eau, surtout l'eau mi-morte. À la fois plaisir et souffrance, divertissement de chaque minute et ennui compact des heures, plénitude et vide ; on vit avec une profonde et sourde intensité en même temps qu'on se détache et s'oublie, on se pétrit et on se délite dans une contradiction dont on ne cherche pas la clé, et il y en a certainement une, mais inutile. À quoi bon comprendre ?

Alexandre Arnoux, *Rhône, mon fleuve*

Contempler, voir, analyser...

Les heures passent, dans cette chambre solitaire avec vue. Je somnole, je contemple, je saisis un détail au passage. Et je finis par tenter d'observer, de décortiquer un peu ce paysage.

Je repense à ce fameux livre sur les « hydrosystèmes fluviaux », une référence en son temps ¹. Ses auteurs, Amoros et Petts, nous invitaient à appréhender les fleuves selon les trois dimensions de l'espace : longitudinale – de l'amont à l'aval –, transversale – la relation entre le lit et ses berges –, et verticale – l'eau souterraine circulant dans les alluvions –, auxquelles ils ajoutaient le temps.

Pourquoi ne pas regarder le Rhône à ma fenêtre avec cette grille de lecture ?

À l'époque de la découverte de ce livre, cette approche m'avait semblé aller de soi, s'imposer naturellement. Mais maintenant, j'ai un peu de mal à faire entrer le Rhône dans ces cases, et mon analyse se fait plus vagabonde...

1 Claude Amoros, G.-E. Petts (coordinateurs), *Hydrosystèmes fluviaux*, Masson, coll. d'écologie N° 24, 1993, 300 p.

Quelle eau ?

« Vue sur le Rhône »... Est-ce si sûr ?

Vous connaissez la blague du type penché au-dessus du pont de l'Alma. Un passant lui demande ce qui arrive.

« J'ai fait tomber mes lunettes dans la Loire.

— Mais ce n'est pas la Loire, c'est la Seine ! lui rétorque le passant...

L'autre, désabusé, lui répond :

— Oh, vous savez, moi, sans mes lunettes... »

Avec ou sans lunettes, j'ai bien du mal à savoir de quelle eau est fait ce fleuve qui coule devant moi. Et cela d'autant plus lorsque je lis qu'à partir de la Méditerranée, il y a 812 kilomètres jusqu'au glacier du Rhône, mais 1 032 kilomètres jusqu'à la source du Doubs² ! Le Doubs, pour les non-initiés, est une belle rivière un peu flâneuse, qui parcourt 453 kilomètres de sa source (une résurgence du Jura calcaire) à la Saône, alors qu'elle aurait pu se contenter d'un parcours de 93 kilomètres si elle avait choisi l'efficacité du vol d'oiseau. Mais le Doubs a préféré un chemin buissonnier entre France et Suisse ; il se dirige d'abord vers le nord-est, mû par une attraction rhénane, puis, après quelques tergiversations, prend la direction opposée pour offrir son eau au Rhône et à la Méditerranée.

2 Michel Grandin, *Rivières de France. Histoires et portraits*, Éditions François Bourin, Paris, 1993, 520 p.

Prendre les mesures du fleuve

Un jour, un président de la République, natif de Besançon, découvrira cette information et y verra l'occasion de marquer l'histoire et la géographie ; le fleuve sera renommé et son baptême donnera lieu à des manifestations fastueuses. Le Doubs nouveau adviendra alors pour les siècles à venir, reprenant du vieux Rhône le titre de fleuve le plus puissant de France, mais gagnant à l'occasion celui de fleuve le plus long, coiffant sur le poteau la Loire et ses 1 012 kilomètres...

Bon, en attendant ces jours glorieux, je vais rester *mainstream*, me conformant à l'usage habituel qui consiste, après la réunion de deux cours d'eau, à conserver le nom de celui qui a le plus fort débit (et non la plus grande longueur). Je continuerai donc de qualifier cette eau de rhodanienne. Mais je n'en penserai pas moins, car les usages pourraient changer...

Seulement de l'eau ?

À quelques kilomètres en aval de là où je me trouve, après de Condrieu, vivait jadis un jeune ermite, dans une maison de pierre attenante à une chapelle, blottie sur le coteau, entre rocher, bois et terrasses. Il priait souvent face au soleil levant, devant le merveilleux panorama de l'étroite vallée d'un fleuve alors sauvage, déroulant des boucles bordées de graviers et de saules. Par vent du sud, l'horizon faisait apparaître les Alpes dans toute leur splendeur.

Lorsqu'il ne priait pas, l'ermite cultivait quelques terrasses autour de chez lui, sur lesquelles poussaient des cerisiers et des abricotiers, et surtout une vigne qui permettait de produire un délicieux vin blanc. Il consacrait aussi du temps à venir en aide aux nécessiteux et à soigner les malades, grâce à sa connaissance des simples qu'il ramassait dans les collines.

Il advint que la femme d'un marinier – Condrieu était alors la capitale de la batellerie du Rhône – monta voir l'ermite pour lui demander de soulager une plaie qui tardait à cicatriser. La blessure fut guérie, mais une autre maladie se déclara ce jour-là... L'ermite se découvrit homme de chair et la jeune femme trouva dans ses bras tout le réconfort nécessaire durant les longues absences de son voyageur de mari.

Prendre les mesures du fleuve

Le marinier finit par rentrer au port et découvrit je ne sais comment l'infidélité de son épouse. Il se promit de châtier son rival, mais il n'était pas aisé de s'attaquer à un personnage aussi pieux et populaire que l'ermite. Il attendit donc une occasion propice à sa vengeance.

Quelque temps plus tard, le pape Jean XXII (nous étions dans les années 1320) se rendit de sa résidence avignonnaise à Vienne, ville aux cinq mille religieux. Il voyageait dans une barge confortablement aménagée, tirée par des hommes et conduite par des mariniers, condriots comme il se doit. Le débit du fleuve était fort et le passage de la boucle de Condrieu s'avérait aussi dangereux que fastidieux. Il fut donc décidé d'attendre la décrue, et de loger durant ce temps le prélat à l'ermitage voisin. Le pape fut charmé par ce jeune ermite si pieux, mais aussi – et surtout – par le vin qu'il produisait ; il lui demanda donc de lui livrer quelques tonneaux en Avignon. Après le départ du pape, l'ermite, flatté par une telle commande, sélectionna dans sa réserve deux tonneaux de sa meilleure cuvée et confia leur transport à la confrérie des mariniers.

Le mari trompé avait enfin trouvé le moyen de vengeance qu'il attendait ; il prit en charge cette mission, embarqua les barriques, l'ermite et sa femme et fila vers le sud.

Lors de l'escale de Pont-Saint-Esprit, tandis que l'ermite dormait au monastère de la cité, le marinier vida les tonneaux et les emplit d'eau du Rhône ; l'Isère était ce jour-là en crue et donnait au fleuve une couleur gris sombre et une odeur de vase désagréable. Le marinier imaginait déjà le visage du pape lorsqu'il tremperait ses saintes lèvres dans ce breuvage immonde...

Les barriques furent livrées le lendemain au palais, et le pape, heureux de retrouver ce vin si savoureux, organisa le soir même un festin où l'ermite, le marinier et sa femme furent conviés, avec toute la cour. Un valet mit en perce l'un

Sur le Rhône

des tonneaux et emplit une coupe d'or qu'il apporta cérémonieusement au pape. Sans perdre une miette de la scène, le marinier savourait cet instant, attendant avec délectation l'explosion de la colère pontificale et la disgrâce de l'ermite.

Portant la coupe à ses lèvres, le pape rayonna d'un large sourire ; ce vin était aussi bon, si ce n'est meilleur, que dans son souvenir !

Saisi de stupeur devant ce spectacle, le marinier se jeta à genoux au centre de la salle du banquet et cria au miracle, racontant toute l'histoire à une assemblée médusée.

Le pape était un homme sage, autant que pragmatique. Il pardonna aux trois protagonistes leurs péchés respectifs, embaucha le marinier et sa femme au service de la cour, et condamna l'ermite... à lui livrer deux tonneaux de son vin chaque année ! Et Condrieu vit assurée pour les siècles à venir la renommée de son vignoble, jamais démentie depuis³.

Il y a sans doute beau temps que personne n'a vérifié, mais il est tout de même probable que le Rhône est principalement constitué d'eau... Un million de litres passent chaque seconde devant ma fenêtre.

L'eau que je bois dans ma chambre d'hôpital ne provient pas du fleuve. Les bouteilles que l'on m'apporte sont emplies d'un mélange de trente-deux sources de tous les coins de France. L'eau du robinet n'a pas non plus été tirée du Rhône, mais puisée dans la nappe baignant les alluvions fluvio-glaciaires du bas Dauphiné, et s'écoulant depuis le pied des Alpes.

³ Adapté à partir de Jean-Michel Duhart, *Le Rhône légendaire et mystérieux de Lyon à la mer*, Éditions Naturellement, collection Témoins, 1998. 222 p. Ce livre est une mine dans laquelle j'ai puisé une bonne partie des légendes que je raconte dans ces pages.

Prendre les mesures du fleuve

Mais ailleurs, tout au long de la vallée, deux millions et demi de personnes boivent l'eau du Rhône, le plus souvent à partir de la nappe phréatique qui l'accompagne, filtrée très efficacement par les alluvions, ce qui permet de limiter les traitements.

Les vieux Rhodaniens buvaient sans état d'âme l'eau du fleuve, même lorsqu'ils étaient ouvriers des usines chimiques ; tout juste certains d'entre eux évitaient-ils de la prendre à la surface, à l'époque où les hydrocarbures en faisaient un tableau polychrome et mouvant. Pour ma part, je ne me souviens pas d'avoir jamais bu l'eau du Rhône, volontairement, ni même involontairement. Ah si ! au pied du glacier, j'ai empli le creux de ma main d'un échantillon de ce fleuve en devenant, dans ce lac laiteux, couvert de plaques de glace, et je l'ai porté à mes lèvres. L'eau était très fraîche ; elle avait un goût de montagne dépaysant, et sans doute un effet laxatif qui justifia ma modération.

Pour l'heure, la couleur brune du fleuve à ma fenêtre me renseigne ; l'eau est chargée de limon et d'argile.

De mon lit, je ne risque pas d'entendre quoi que ce soit, mais je me souviens...

D'innombrables crépitements, légers, précipités, de force et de sonorité différentes, formant un bruissement joyeux, s'échappaient de l'eau comme par flambées inégales qui semblaient flotter un instant à la surface du courant, puis s'évanouir, tels les légers brouillards blancs des matins chauds d'été. [...]

— *Ah ! s'écria bientôt (Loys), c'est tout simplement le roulement des graviers entraînés par le courant. Deux fleuves jumeaux coulent de la montagne à la mer. Un ruissellement de gravier suit le flot qui l'entraîne⁴.*

4 Paul Cuminal, *Loys de Saint-Sorlin*, Lyon, les Éditions du fleuve, 1926, 208 p.

Sur le Rhône

Je connais ce doux bruit pour l'avoir entendu dans de belles rivières vives, mais je sais que le Rhône à ma fenêtre ne chante plus ainsi ; les barrages bloquent aujourd'hui la descente des graviers. Le taureau assagi n'a plus la force de porter que des grains minuscules.

Au sein du « débit solide⁵ », le géographe voit surtout le minéral, mais ne faudrait-il pas désigner un « débit organique », celui, vivant, des poissons, remontant ou dévalant le fleuve, des bactéries, des larves de libellules, des crevettes d'eau ? Le castor lui-même fait-il partie du fleuve ?

De temps en temps, à ma fenêtre, quelques mouettes alignées attirent mon œil vers un autre flux, celui que l'on pourrait qualifier de « débit ligneux » : elles sont posées sur un tronc dérivant, dont j'imagine la forme torturée comme une gargouille, et la surface polie d'avoir été frottée sur les graviers et lavée par les eaux.

Et puis, invisible, il y a le flux de tout un monde de molécules, solvants chlorés, polychlorobiphényles, perturbateurs endocriniens et autres hydrocarbures. Mes urines se retrouveront dans le fleuve, plus ou moins traitées par le passage dans une station d'épuration. Je dois donc lui offrir une partie de mes médicaments... J'espère qu'aucun poisson n'en fera les frais...

Le vent est-il lié au fleuve ? Sans doute, un tant soit peu, ne serait-ce que par la vallée qui le dirige. Courant de la bise descendant vers la mer, contre-courant du vent du sud.

Et la vallée véhicule encore bien d'autres flux.

⁵ Débit solide : ensemble des matières solides transportées par un cours d'eau. Ce terme désigne principalement les alluvions fines (argiles, limons) ou grossières (graviers, galets).

Prendre les mesures du fleuve

Quelques péniches et bateaux de croisière. Parallèle aux eaux calmes, le flux rapide des voitures de la voie sur berge. Réseau invisible des pipelines, fibre optique, conduites d'eaux propres ou usées.

Et puis, innombrables et discrets, proches ou lointains, à fleur d'eau ou très haut dans le ciel, il y a les oiseaux, dans leurs déplacements quotidiens ou leurs migrations au long cours.

Perpendiculaire

De mon lit, je ne vois pas un fleuve ; je vois une tranche de fleuve.

Ma vision est perpendiculaire.

Notre rapport aux cours d'eau est le plus souvent de cette nature. On vient sur la rive, puis on fait demi-tour. On jette un œil. Nos territoires communaux ne disent pas autre chose ; le fleuve n'est pour eux que la plus naturelle des frontières.

Frontière... Il n'est guère de lieux où le Rhône ne constitue pas une limite de département, de région, voire localement d'État. Durant des siècles, il sépara le Saint-Empire romain germanique et le royaume de France. De ma fenêtre sur riauame, la rive empi⁶ me semble proche, mais il fut un temps où elle était située en pays étranger...

Le rivage... ce devrait être un espace merveilleux, riche du contact de la terre et de l'eau, propice à l'explosion de la vie, à toute la diversité, à toutes les variations de l'espace et du temps. Mais ce vieux Rhône corseté souffre bien souvent de ses rives ; celle que j'ai en face de moi est un mur de béton de trois ou quatre mètres de haut, surmonté par une autoroute... Je repense à mille autres rives sacrifiées

⁶ Les anciens mariniens disaient « empi » et « riauame » pour désigner les rives gauche et droite.

Prendre les mesures du fleuve

sur l'autel de l'efficacité : bitume des bords de canaux, enrochements abrupts, digues de toutes générations...

Pourtant, tout au long de la vallée, entre montagne et Camargue, des centaines de kilomètres de berges ont la beauté simple de l'eau bordée d'un rideau continu de peupliers tremblants et de saules vert glauque.

Et puis, ici et là, subsistent de vraies berges vivantes. Quelle est la plus belle rive du Rhône ?

Peut-être bien celle, là-haut, en Suisse, du bois de Finges.

Dans le Valais efficace et tiré au cordeau, le Rhône ne fait pas exception ; il n'est guère qu'un canal sommé de conduire les eaux le plus directement possible vers le lac, sans consommation de place inutile. Mais il subsiste un lieu où on a un peu laissé vivre ce gros torrent. Un vaste cône de sédiments descendus de la montagne, couvert de pins sylvestres, que le Rhône longe en exprimant toute sa liberté, courant à vive allure sur des galets gros comme des ballons, divisé en bras multiples, et attaquant copieusement ses berges. Les rives sont diverses. Falaises de graviers en érosion permanente, demandant au randonneur une attention constante, au risque de finir dans les eaux laiteuses et tourbillonnantes. Plages sauvages, aux galets mal dégrossis, juste sortis du rabot du glacier qui les a détachés de leur socle, sur un lit de sable gris sombre. Petites anses protégées du courant, laissant se déposer un fin limon sur lequel se développe une végétation de faux-roseaux⁷ et de saules arbustifs. Rives multiples, mais aussi rives changeantes, en fonction du débit, de l'année, de la neige ou de la pluie...

⁷ Faux-roseau : grande graminée (*Calamagrostis pseudophragmites*) typique du bord des rivières alpines.

Sur le Rhône

Bien sûr, d'autres rives sont belles à nos yeux d'humains et d'urbains. Celles des villes, perrés⁸ bien agencés de Lyon ou d'ailleurs, surmontés par de prestigieux monuments. Celles des villes et des villages pétris d'histoires, de Pont-Saint-Esprit à Sablons. Celles de l'aval de Genève, qui montre un fleuve vif et courant, sous un coteau boisé foisonnant, avec au-delà, le faite des immeubles pour nous rappeler que nous sommes à deux pas de la cité.

⁸ Perré : revêtement en pierres de certaines berges, en ville ou à proximité d'ouvrage. Les pierres sont taillées et agencées, contrairement aux enrochements déposés en vrac sur de nombreuses berges.

Transversale

De mon lit, je ne vois pas de pont, mais de la fenêtre, en tordant un peu le cou, je devine la passerelle piétonne sur ma gauche.

Des centaines ou des milliers de fois, j'ai traversé le fleuve par cette vieille passerelle pour aller au travail, et en revenir. Je ne suis d'ailleurs pas sûr que « traverser » soit le terme adéquat ; « croiser » serait sans doute plus juste. Tout au long de ma route, j'ai emprunté le chemin des hommes, de goudron, de pierre et de béton, mais jamais le chemin des eaux. Si j'avais parcouru cette route les yeux fermés, me serais-je rendu compte que je traversais le plus puissant fleuve français ?

Franchir le Rhône semble une formalité aujourd'hui, mais l'histoire nous rappelle qu'il n'y a là aucune évidence...

De ma fenêtre – si le bâtiment avait existé –, aurais-je entendu les appels désespérés des naufragés du bac qui, dit-on, se renversa durant la dernière guerre mondiale – il n'y avait plus de pont à l'époque ? Mais remontons encore dans le temps.

Durant des siècles, la traversée du fleuve s'est faite par des gués, égrenés par dizaines au long de la vallée ; leur passage était sans doute périlleux sur un fleuve aussi puissant.

Les Romains ont été les premiers à bâtir des ponts. À Vienne, il y en eut trois, dont un très large, qui supportait

Sur le Rhône

sans doute un aqueduc. 200 pieux de chêne sont encore fichés en terre, quelque part sous la surface des eaux, pas loin de là où je me trouve.

Le Moyen Âge a conservé tant bien que mal cet héritage, et l'a fait vivre. À Vienne, il s'agissait d'entretenir ou de remplacer ; ailleurs, il s'est agi de construire de nouvelles traversées. Qui se souvient que le mot « pontifical » provient de l'idée du « pont », même si la confrérie des « frères pontifes » qui auraient édifié les ponts de Pont-Saint-Esprit, Avignon et la Guillotière à Lyon n'est qu'une légende – ils furent en fait construits par des artisans dûment rémunérés par les seigneurs locaux.

À Vienne, une crue emporta le pont en 1651, marquant la fin de l'importance de la ville et le début de près de deux cents années sans pont, durant lesquelles les cités jumelles ne pouvaient échanger que par des bacs, modestes et aléatoires. Dans toute la vallée, ces siècles de coupure ont forgé une mentalité pas tout à fait éteinte, qui veut que les habitants de l'autre rive soient des bons à rien, pour ne pas dire des ennemis...

Au début du XIX^e siècle, il n'existait que quatorze ponts entre Genève et la Méditerranée, dont aucun entre Vienne et Pont-Saint-Esprit, soit 150 kilomètres ! Je parlais de frontière...

Et puis, il y eut la révolution industrielle et ses aventuriers, en l'occurrence, Marc Seguin. Voilà un type vraiment pas banal, à la vitalité sans limite ; ne fut-il pas marié deux fois, d'abord à une Augustine qui lui donna treize enfants, puis à une seconde Augustine, de trente-trois ans sa cadette, qui lui fit six enfants de plus ? Né en 1786 à Annonay, il fut élève des frères Montgolfier et devint ingénieur, inventeur, homme d'affaires. Il inventa notamment la chaudière tubulaire qui permit le développement de la voie ferrée, et il fut le promoteur de la ligne de chemin de

Prendre les mesures du fleuve

fer entre Lyon et Saint-Étienne. Il découvre que la résistance de plusieurs petits câbles d'acier est supérieure à celle d'un seul gros câble, et il n'en faut pas plus pour qu'il y voie la possibilité de suspendre les ponts. Il fabrique un prototype et propose aux municipalités un marché : il construit le pont sur ses propres fonds, et se rembourse par le péage (aujourd'hui, qui imaginerait payer pour la moindre traversée ?). Le premier pont est ouvert en 1825 entre Tain et Tournon. Le système marche bien et Marc Seguin et ses quatre frères (on les appelait « les cinq doigts de la main ») construiront 186 ponts en France et à l'étranger.

Le pont de Vienne, qui deviendra passerelle, fut bâti selon la méthode de Marc Seguin. Son histoire montre que, décidément, traverser un fleuve n'est pas une évidence. Édifié en 1829, il est détruit par la crue de 1840 ; il est reconstruit, mais s'effondre lors d'essais avant sa mise en service. Il sera encore reconstruit et détruit durant la Seconde Guerre mondiale par les Allemands lors de leur retraite. D'ailleurs, que ce soit du fait des Allemands ou du maquis, tous les ponts du Rhône à l'aval de Lyon (sauf celui de Peyraud, en Ardèche) furent détruits. Durant quelques années, pas si lointaines, on a dû retrouver l'antique pratique des bacs. À la Libération, le pont de Vienne fut enfin rétabli dans son état actuel, devenant passerelle piétonne après la construction d'un second pont, en béton celui-là.

Il est, paraît-il, d'autres façons de franchir le fleuve. Dans bien des villes de la vallée, on raconte qu'un souterrain antique et oublié passe sous le Rhône. Celui de Vienne portait, dit-on, de la Tour des Valois ; la légende rapporte qu'il fut utilisé par certains habitants de la rive droite pour aller voir les dames peu farouches de Vienne et qu'il cache encore aujourd'hui un fabuleux veau d'or qu'il reste à exhumer.

Sur le Rhône

Plus fort encore, Pompée, général et consul de Rome, durant son séjour à Vienne, utilisait un miroir magique dans lequel il pouvait voir sa maîtresse restée sur l'autre rive. L'histoire ne dit pas si cet ancêtre de la vidéoconférence était équipé du son.